

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 47

**Artikel:** Dans les Grisons : le col de la Fluela  
**Autor:** Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223566>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50  
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

ANNONCES } 30 centimes la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Dans les Grisons.

**LE COL DE LA FLUËLA**

**G**UAND on quitte la station de Landquart, à l'endroit même où s'ouvre la belle vallée du Rheinthal, le train s'engage dans une fissure taillée entre deux rocs : c'est le Praetigau.

A mesure que l'on monte, les montagnes s'éloignent peu à peu, faisant place à de luxuriants villages dont le plus pittoresque est sans contredit Serneus. Triangle de toits rouges, avec quelques vieilles maisons de bardes qui se serrent autour d'une église au clocher carré. Il fait beau. Le foin sèche, non pas sur le sol comme chez nous, mais posé par « fourches » sur des piquets en forme de croix, ce qui donne aux prairies l'aspect d'un vaste champ de manœuvre où des soldats innombrables, disposés en tirailleurs, se préparent à soutenir une invisible attaque. Et cette illusion d'un champ de manœuvres vous poursuit jusqu'à Klosters, la jolie station climatérique, située au fond de la vallée et que domine la cime blanche de la Silvretta.

De là, le train monte, monte encore ; il franchit un col et nous changeons de pays. Déjà apparaissent les premiers sanatoria disposés au bord d'un lac aux eaux d'un bleu indigo; puis c'est Davos avec ses palaces aux formes bizarres et variées et aux toits verts, rouges et jaunes. Alors, on quitte le chemin de fer pour s'engager dans l'étroit défilé qui conduit au col de la Fluëla.

Le temps est clair, le ciel serein et le corps dispos. On s'en va sur la grande route qui zigzagüe dans une forêt de mélèzes au feuillage grêle. Le torrent gronde à nos pieds, parmi les éboulis. A mesure que l'on monte, les chalets s'espacent, les arbres deviennent plus rares, et bientôt l'on entre résolument dans une région pittoresque qui, bien que faisant partie de la Suisse, ne ressemble guère à la Suisse. Les montagnes y sont différentes et la langue que parlent les bergers de ces solitudes est une langue inaccoutumée. La lumière vibre avec une intensité particulière et, sur les pentes, toute une flore apparaît, curieuse et bizarre — une flore qui domine les buissons de rhododendrons dont on voit les taches claires s'élever jusqu'à la limite des névés.

Quelques rares promeneurs ; ici et là des bergers qui fauchent les derniers foins; disséminés le long de la rivière, des troupeaux de vaches grises, aux cornes basses, mangent une herbe raide semée de gentianes et de chardons; sur la route, incessamment, montent et descendent des automobiles venant de tous les pays d'Europe, mais surtout d'Allemagne. Parfois, on entend vibrer un clakson à trois notes : c'est la grosse automobile postale qui passe chargée de voyageurs et qui disparaît bientôt dans les lacets de la route, petite tache jaune perdue au milieu des rochers et des éboulis.

\*

Ces Alpes rhétiques sont d'une beauté unique. Là, point de détails romantiques qui banalisaient d'autres régions de notre pays. Plus de sapins échevelés, de cascades écumantes, de pâtres jouant du cor en tenue d'armailly, de mazots brûlés par le temps et de troupeaux à sonnail-

les. Le paysage est libéré de tout ce conventionnel que la réclame a popularisé à l'étranger. Paysage sévère qui impose le silence et ne s'adresse qu'aux yeux.

Comme l'Albula, la Fluëla est un des grands passages de ce vaste pays des Grisons où vivent plus de cent mille habitants pratiquant deux religions et parlant trois langues. Aucune unité apparente, sauf l'unité créée par l'histoire.

Là, sur ce col, bordé de rochers sauvages, passeront tous les conquérants de l'Italie. D'autres cols, plus à l'ouest — le Julier et le Septimer — virent passer des empereurs. C'est ici le carrefour de deux civilisations qui se heurtèrent et finirent par s'implanter. La langue romanche, qui est la vraie langue du pays, possède la rudesse de l'idiome germanique allié à la noblesse et à la simplicité du latin.

Le haut des cols grisons, les rivières impétueuses descendant vers toutes les plaines de l'Europe; elles alimentent le Rhin, le Danube, le Pô et l'Adige. Leurs eaux claires, un peu grisâtres à cause des neiges, s'en vont très loin refléter les cathédrales gothiques du Nord, comme les dômes majestueux et les élégants campaniles du Midi. Elles s'en vont toutes vers les vastes mers, avec l'allure tranquille des êtres qui connaissent leur destinée.

Au sommet du col, voici l'hospice situé à 2388 mètres d'altitude. C'est une grosse maison grise placée au bord de la route, non loin d'un petit lac aux berges rocheuses.

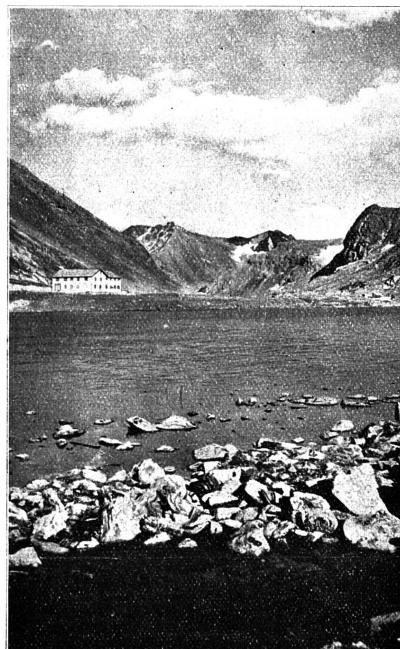
Je lève les yeux et j'aperçois, au-dessus des éboulis la cime déchiquetée et neigeuse du Schwarzhorn. Tout ce paysage a quelque chose de sauvage que je n'ai vu nulle part ailleurs. C'est la beauté de la matière nue. Pourtant, je n'ai pas la sensation d'être écrasé par des murailles formidables, comme dans les gorges des Schöellenen, car la vallée s'élargit vers le sud et, du haut de ce belvédère, on voit surgir, sous le ciel immense, des pics aigus qui, loin de fermer l'horizon, laissent apercevoir les derniers sommets de la Basse-Engadine.

L'hospice est une place animée; c'est le relai d'un grand passage. Au bord de la route, les automobiles sont alignées comme dans un parc de nos villes. On voit que les gens qui voyagent ici ont le sens de l'organisation. Il n'est pas nécessaire de les questionner sur leur nationalité, car ils portent leur passeport sur leur visage et jusque dans leur costume. Ils ont des vestons d'un vert bouteille et des chapeaux tyroliens qui trahissent leur origine. Groupés par familles autour des petites tables, ils boivent de la bière et mangent des saucisses que, dans leur pays, on désigne sous le nom charmant de « délikatessen ». Puis, quand leur estomac est satisfait, ils remontent en automobile et réveillent, à coups de clakson, les échos endormis.

L'hôtelier est empressé à vous servir et quand il vous a apporté de quoi vous restaurer, il vous offre toute une pacotille d'objets-souvenirs que l'on trouve dans toutes les stations alpestres.

En buvant mon verre de bière, j'évoque le temps passé, le bon vieux temps des diligences.

A l'heure où la nuit monte de la vallée, la lourde poste arrivait attelée de ses six chevaux. Le postillon descendait de son siège et l'on



désharnachait les chevaux dont les grelots tintaien dans le crépuscule. D'autres voitures arrivaient encore et l'écurie était bientôt encombrée. Les palefreniers allaient et venaient remplissant les mangeoires d'avoine. Quant aux voyageurs, ils pénétraient dans la salle à manger où, en attendant le repas du soir, ils dévisaient entre eux, tandis que l'hôtesse s'affairait dans sa cuisine.

\*

La dernière automobile vient de partir. Nous nous mettons en route. Avant de nous engager dans la route qui conduit en Engadine, au milieu d'un dédale de rocallles et d'éboulis, nous nous retournons pour jeter un dernier coup d'œil à la maison hospitalière qui nous abrita durant quelques instants et qui apparaît déjà toute petite au milieu des monts qui la dominent.

Jean des Sapins.



PE L'ARTSE

**G**LI l'artse que vo vu dere oquie, l'è cliaque de Noé que vo z'ái zu apprâ quand vo z'allâvi à l'écoûla. Vaïcè cein que l'è :

Vo séde que lâi a dâi senne qu'on lão dit féministe. L'è, à cein que paraît, dâi bin boune dzein, boune qu'on ne pâo pas mé, mâ que l'ant onna brelaire. Ie voudrant que lè z'hommo sèyant dâi senne, et que lè fémalle sèyant dâi monsu. L'è su que l'è on bocon defecilo, crâidevo pas ? Se n'étai oncora que lè tsuisse, cein saï rein.